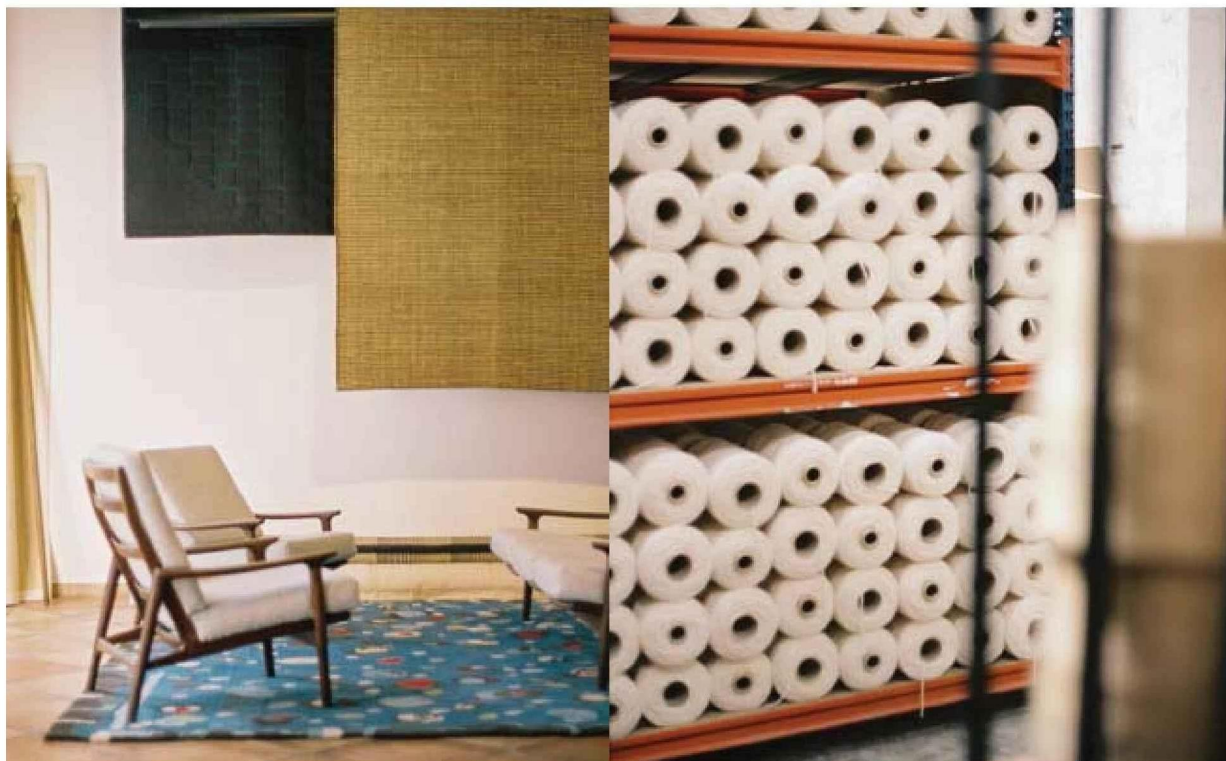




LE GOÛT



L'ESPRIT DU LIEU

Tapis de haut VOL.

DOMINANT LE GOLFE DE SAINT-TROPEZ, DANS LE VAR, LA MANUFACTURE COGOLIN, RESTAURÉE EN 2014, CONTINUE AUJOURD'HUI À ÉLABORER DES TAPIS GRAPHIQUES ET COLORÉS D'EXCELLENCE GRÂCE À UN SAVOIR-FAIRE UNIQUE QUI A FAIT SA RENOMMÉE DEPUIS 1924.

Texte Marie GODFRAIN
Photos Stéphanie DAVILMA

Stéphanie Davilma pour M. Le magazine du Monde



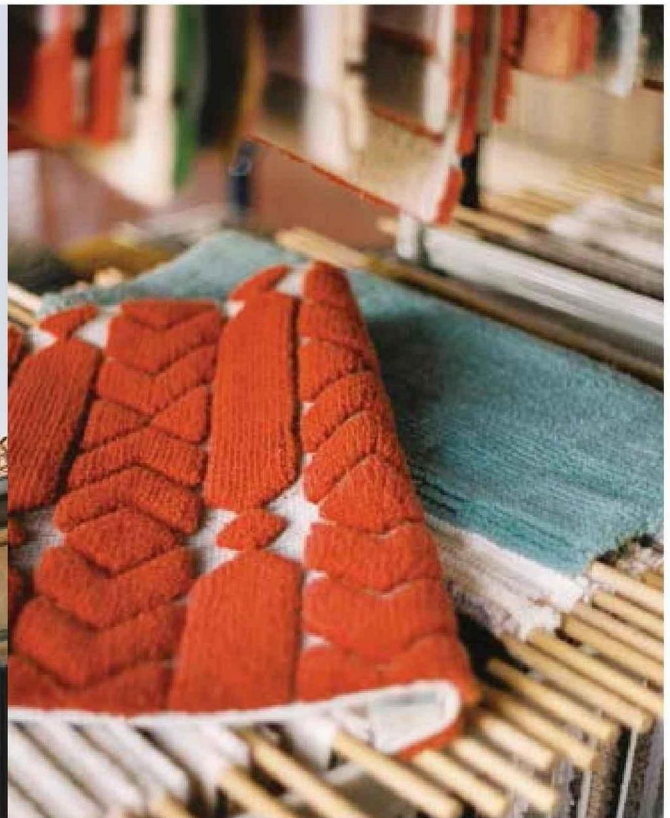
C'EST UNE GRANDE BÂTISSE DU XIX^e SIÈCLE, coincée entre le boulevard Louis-Blanc et la rue Jules-Peirin, au cœur du village varois de Cogolin, perché sur les collines du massif des Maures qui domine le golfe de Saint-Tropez. Si ce n'était le bruit des machines et la mention peinte en lettres rouges largement effacées par le soleil brûlant du Midi, « Manufacture des tapis de Cogolin », avec son toit en tuile, ses façades en crépi blanc, ses hauts volets gris-bleu et ses sols en tomette, on pourrait imaginer que ce grand parallélépipède abrite une maison de maître. C'est précisément le son qui s'échappe des fenêtres ouvertes et la vue plongeante sur ces femmes assises face à d'immenses structures en bois qui attirent l'attention des passants. Les habitants de Cogolin ne s'émeuvent pas de cette présence tant l'édifice fait partie de l'histoire du village depuis près de deux siècles.

Au début du XIX^e siècle, on y travaillait le tissu, et plus particulièrement la soie. À l'époque, la manufacture est édifiée pour accueillir une sériciculture (élevage du ver à soie) où se fabrique le fil de soie, également tissé sur place. On retrouve d'ailleurs des traces de cette première activité dans l'une des salles dont le sol est creusé d'une excavation qui accueillait les baignades de lavage de la soie. L'entreprise prospère jusqu'en 1924, année funeste durant laquelle la maladie du ver frappe les

élevages et où la soie chinoise commence à envahir le marché. La magnanerie (local où sont élevés les vers à soie) est contrainte de se reconverter. Au vu des goûts de l'époque, friande de style Art déco, et des volumes de ses bâtiments, les propriétaires se tournent vers la fabrication de tapis. Des métiers à tisser dits de « haute lisse » – travaillés à la verticale par les tisseurs – sont alors installés dans les grandes salles pour fabriquer des tapis à poil ras, grâce à la technique du noué main.

Quatre ans plus tard, en 1928, la maison est rachetée par une famille lyonnaise, les Lauer, à la tête d'une grande société de textiles dotée d'ateliers disséminés dans la France entière. L'héritier de la dynastie, Jean Lauer, est ingénieur et porteur d'une vision. Il introduit en complément le procédé du tissé main, sur des métiers de basse lisse, sur lesquels le tissier travaille alors à l'horizontale, ce qui permet une exécution plus rapide. Avec lui, la manufacture collabore avec les plus grands décorateurs de l'entre-deux-guerres : André Arbus, Christian Bérard, Jean-Michel Frank ou Jean Cocteau vont dessiner pour Cogolin... C'est l'âge d'or de la manufacture, avant son inexorable déclin dû à la guerre, puis à l'importation massive de pièces fabriquées dans des pays à main-d'œuvre bon marché et ensuite à l'essor d'autres modes de consommation. On se détourne du tapis, ringardisé par la moquette, star des « trente glorieuses ».

Page de gauche, le showroom, où est exposé un panorama des collections de la manufacture. À droite, des bobines de fils de lin attendent d'être teintées et tissées. Ci-dessous, la façade de l'entreprise. À droite, Jardin intérieur, la collection d'India Mahdavi avec laquelle la décoratrice revisite le kilim.





Sur le mur de la cour, le raphia utilisé pour tisser les collections Épiissures et Lacies apporte une finition brute aux tapis. Une tisseuse confectionne le modèle Verne sur un métier à cantres, reconnaissable à sa bobine placée en début de métier.

En 2010, l'entreprise est placée en redressement judiciaire. Ironie du sort, un nouveau bouleversement arrive de Hongkong. C'est l'éditeur de tapis Tai Ping qui reprend la manufacture et restaure, en 2014, ce bâtiment vieillissant tout en conservant son organisation. L'activité est divisée en deux, respectant l'architecture des lieux. Tout le long de la façade ouest se déroule en longueur l'immense salle de tissage, d'où raisonne en rythme le clac, clac des navettes et des cannes actionnées par les tisseuses. La différence de décibels est saisissante entre cette salle bruyante et l'aile est du bâtiment, qui abrite le showroom et la salle de couture, une vaste pièce composée de grandes tables disposées en U, dans laquelle le seul son perceptible est celui des conversations entre les couturières qui assemblent à la main les tapis pour fabriquer de grands modèles. Au centre de la bâtisse, entre ces deux espaces, se trouve le stockage, où sont entreposées les créations en attente d'expédition.

Ça et là, dans ces locaux spacieux sont regroupées de grosses bobines de fil. À Cogolin, on tisse la laine, le coton, la jute, le raphia et la corde de bateau destinée à fabriquer les tapis d'extérieur qui jouissent d'un certain engouement depuis quelques années. « Nos fournisseurs nous envoient la matière première blanche, vierge. Nous la mettons en écheveaux avant de l'envoyer à des teinturiers à Saint-Chamond ou à Orange pour lui

donner la teinte que nous leur indiquons dans notre catalogue riche de 204 nuances », explique Sarah Henry, directrice générale de la manufacture depuis sa reprise par Tai Ping. Après teinture, les écheveaux reviennent à la manufacture pour passer dans l'ourdissoir, une grosse machine cylindrique qui permet de les préparer au tissage. Ici, on cherche à produire le moins de déchets possible. Sur des étagères sont par exemple conservées les chutes de fil, destinées à un projet de l'artiste textile Sheila Hicks, explique Sarah Henry. Et puis, tous les mécanismes des seize machines sont en bois et métal et le processus est uniquement manuel, sans électricité. « Ce sont des métiers Jacquard datant de 1880, qui produisent des motifs grâce à des cartes perforées. Comme des partitions guidant les crochets qui vont soulever les fils au rythme des perforations des cartes », détaille la directrice. Pour actionner leur outil de travail, les tisseuses jonglent avec une navette et des cannes en métal, puis viennent tasser les fils les uns contre les autres au moyen d'un large bras en bois. « À part le mécanicien, tous les employés sont des femmes, venues du monde entier », précise Sarah Henry, elle-même née en Alaska. Vingt-quatre personnalités aux origines et aux expériences très diverses qui ont trouvé leur place à la manufacture car, ici, aucun niveau d'études n'est requis, les tisseuses sont formées sur le tas. « Il faut simplement être minutieuse, perfectionniste

Autour de la manufacture

CHEZ NOUS

Au cœur de la vieille ville de Cogolin et de ses ruelles escarpées, Chez nous a installé sa terrasse sur une place avec sa fontaine rafraîchissante, à l'ombre d'un immense platane. L'équipe sert à une clientèle d'habités une carte de spécialités françaises (escargots, foie gras) et locales (bouillabaisse, daube à la provençale, fromages du Haut Var) et toujours un plat végétarien et des desserts savoureux...
9, RUE NATIONALE.

ÉGLISE

SAINT-ÉTIENNE-SAINT-SAUVEUR

L'église Saint-Étienne, datant du X^e siècle et construite en basalte extrait de carrières des environs de Cogolin, est un bel exemple d'architecture locale. À la fois romane et gothique, elle est dotée d'œuvres classées aux Monuments historiques, dont un triptyque en peinture sur bois et un maître-autel en marbre polychrome datant du XVII^e siècle.
PLACE ÉTIENNE-DOLET.

CHÂTEAU

SAINT-MAUR

Propriété du groupe Zannier, le Château Saint-Maur propose des dégustations sur sa terrasse avec vue sur le village de Grimaud ou dans ses chais ultra-minimalistes, à l'abri d'une belle bâtisse aux murs ocre. Rouges, blancs, rosés sont vinifiés sur place et le château est l'un des dix-huit domaines de Provence bénéficiant depuis 1955 du label cru classé.
ROUTE D48, 535, ROUTE DE COLLOBRIÈRES.

et armée d'un certain courage physique pour travailler sur ces machines», précise Sarah Henry. Cette dernière espère embaucher six nouveaux ouvriers d'ici à la fin de l'année pour honorer les commandes, qui augmentent régulièrement.

« Toutes les collections sont réalisées à Cogolin, sauf les tapis noués main, produits désormais au Népal à partir de dessins issus de nos archives, des pièces historiques des années 1930 », poursuit Sarah Henry. À son arrivée, les archives sommeillaient à l'étage, sous la charpente, dans les immenses combles. Échantillons de tapis, maquettes, gouaches... Autant de trésors qu'elle s'est attelée à sortir de l'oubli, rejoints par des créations contemporaines imaginées par les plus grands décorateurs actuels, comme India Mahdavi, Elliott Barnes ou Charles Zana. Si les ateliers ne sont pas ouverts au public pour des raisons de sécurité, le showroom accueille les visiteurs et offre un panorama de l'offre de Cogolin, des tapis graphiques et colorés qui partiront habiller les intérieurs les plus chics du monde entier. Sur le panneau en liège de la salle de repos sont punaisées des photos prises lors de l'installation des pièces dans leur nouvelle demeure ainsi que des pages découpées dans des magazines de décoration où elles apparaissent en majesté. Une façon de montrer à toute l'équipe le fruit de son travail. (M)

MANUFACTURECOGOLIN.COM